A close-up portrait of an elderly woman with short, wavy grey hair. She has a thoughtful expression, resting her chin on her hand. She is wearing a dark jacket over a black top and a gold necklace. The background is dark and out of focus.

Denise Epstein
SURVIVRE
et VIVRE

Entretiens avec Clémence Boulouque

LA FILLE D'IRÈNE NÉMIROVSKY TÉMOIGNE

DENOËL
Extrait de la publication

Survivre et vivre

CEUVRES DE CLÉMENCE BOULOUQUE

Mort d'un silence, Gallimard, 2003

Sujets libres, Gallimard, 2004

Le Goût de Tanger, Mercure de France, 2004

Au pays des macarons, Mercure de France, 2005

Chasse à courre, Gallimard, 2005

Nuit ouverte, Flammarion, 2007

Denise Epstein

Survivre et vivre

Entretiens avec Clémence Boulouque

DENOËL

*À mes enfants et petits-enfants,
À tous ceux que j'aime de par le monde.*

« ... pour moi je me sens calme et forte... »

Irène Némirovsky,
gendarmerie de Toulon-sur-Arroux,
13 juillet 1942

Avant-propos

Sa mère voulait faire, avec *Suite française*, son *Guerre et Paix*. Avec ce livre, Denise a connu, à sa place, tous les honneurs. Dont un prix Renaudot accordé à Irène Némirovsky à titre posthume, alors que le Goncourt lui avait été refusé pour n'être pas française. La romancière n'était pas, avec cette France qu'elle avait pourtant embrassée, au terme de ses tourments.

« Mon dieu, que m'a fait ce pays. Puisqu'il me rejette considérons-le froidement. Regardons-le perdre son honneur... », écrit-elle dans son Carnet, alors que la guerre la menace.

« Et les autres que me sont-ils ? Les empires meurent, rien n'a d'importance si on ne regarde du point de vue mystique ou du point de vue personnel, c'est tout un. Conservons une tête froide, durcissons-nous le cœur, attendons. » Une certaine France, coupable et collaboratrice, peuplée d'êtres vils qu'Irène Némirovsky décrivait dans leur monde étriqué, n'a pas donné à la romancière le

temps d'attendre. Une France qui avait l'uniforme de la gendarmerie, venue arracher une mère à ses filles, une femme à son mari — à qui elle laissait un manuscrit.

Considérer le pays froidement lui a sans doute inspiré son chef-d'œuvre. Celui qui a mis des années avant de revenir à la lumière, celui qu'une petite fille a transporté avec elle de cache en cache, déjà orpheline sans le savoir. Sa mère était dans ces pages, elle ne serait plus que là ou dans les souvenirs, pour lui parler. En vouloir à *Suite française*, Denise en a eu la tentation, elle l'avoue — elle en avait le droit. Rendre coupable ce roman d'avoir figé sa mère à Issy-l'Évêque, trop dévorée par sa saga pour échafauder des stratégies pour quitter le pays. La littérature l'a peut-être emportée, activité d'égoïste. Le roman a peut-être supplanté toute autre considération. C'est aussi ce roman qui a rendu sa mère à Denise, qui a rendu sa mère à la gloire, au monde. Et qui la lui a prise, aussi, un peu. Beaucoup a été écrit, dit sur Irène Némirovsky. Et Denise a appris le risque d'être dépossédée lorsque l'on rend hommage aux siens — cette fragile ligne qu'il faut tracer autour d'un être disparu pour le garder sien en l'offrant au monde.

Elle nous donne aussi des leçons sans le vouloir. Denise est une invitation à croire en l'amour fou d'enfants pour leurs parents, pour leurs disparus, sans déclamation mais en des preuves obstinées. Tout ce qui n'a pu être dit ne cesse d'être prouvé. Cette valise, transportée de cachette en cachette, cette façon têtue de recopier des manuscrits ensuite — en faisant attention, surtout, à ce que des

larmes ne tombent pas sur l'encre. Les larmes effaceraient le texte. C'est une raison de plus pour Denise de ne pas chérir les pleurs.

La petite fille a grandi sans avoir de foi vers laquelle se tourner : le judaïsme n'était en rien transmis, mais sa judéité était suffisante pour les condamner à mort, elle et les siens. La fidélité aux disparus est une autre foi, ou peut-être la même, mais celle qu'elle s'est, seule, tracée.

Denise, comme tant d'orphelins, me rappelle la fuite de Troie — Énée porte son père, Anchise, sur les épaules. Denise porte sa famille de la sorte. Dans les arbres généalogiques, les branches fragiles deviennent aussi porteuses. Il y a des gens de petite taille qui rendent vos centimètres encombrants — car la vie semble, comme leur corps, s'être condensée en eux et avoir touché l'essentiel. Denise déteste le superflu — elle mange peu, observe le luxe ou l'abondance avec un détachement poli et des yeux qui sourient.

À la voir, on devine encore les douze ans de Denise, la valise trop lourde et la guerre qu'elle porte encore dans ses poumons abîmés et sa croissance interrompue précocement — les privations font mal grandir les corps des enfants. Depuis, la valise a traversé un océan, pour une exposition sur Irène Némirovsky à New York. La valise a fait le chemin qu'ils auraient dû faire pour être sauvés, peut-être.

Denise parle aussi d'une autre valise, révélateur de sa vie cautérisée — cette valise qu'elle a commencé à faire en

1967, lorsque éclate la guerre des Six-Jours : partout retentissent les mots « Israël », « Juif », elle croit l'heure du danger revenu et elle veut partir pour protéger ses enfants. Parmi toutes les peines avec lesquelles les survivants doivent lutter, la culpabilité d'être resté, la culpabilité d'être soi, de sentir que tout pourrait recommencer rattrape parfois. Alors il faut chanceler, entre la procuration que lui donnent les absents et l'incrédulité d'être restée.

En retranscrivant les entretiens, frappe d'un coup cette évidence : l'emploi répété de tournures impersonnelles. Comme si elles disaient l'hébéture, la mise à distance, la difficulté d'accepter et de faire sien ce qui n'aurait jamais dû l'être. Ainsi Denise parle d'instant précis de sa vie, des heures insupportables au Lutetia, et camoufle cela sous une apparence de généralité en disant : « quand on attend ceux qui vont revenir ». « Le passage des souvenirs aux mots éveille un soupçon », écrit Aharon Appelfeld dans *L'Héritage nu*. Un soupçon ou un doute — celui d'être capable de dire, de revivre l'insoutenable.

« Je savais qu'il savait, qu'il savait qu'à chaque heure de chaque jour, je pensais : "Il n'est pas mort en camp de concentration" », écrit Marguerite Duras dans *La Douleur*, une fois que Robert L. est revenu à la vie, après être revenu de la mort. Des mots qui renvoient à ce que, ensemble, nous avons vécu — le silence entre celle qui dit et celle qui doit faire dire. Comment faire parler quand les mots parleront d'une vie trop dure, de morts, de blessures, quand les mots réveillent l'inguérissable.

Pour ces entretiens, dans son appartement de Toulouse, nous avons passé ensemble des matinées, après-midi, soirées. Jusqu'à ce que la fatigue mette ses pointillés entre nous. Denise se réveille tôt et, la nuit venue, j'emporte avec moi toutes les questions. Les questions à poser, celles que je n'ose pas poser, celles que l'on aurait voulu ne jamais avoir à poser.

Une autre jeune femme, Hélène Berr, à peine sortie de l'adolescence, écrivait son journal durant ces mois où Denise se cachait. Hélène Berr a été emmenée à Auschwitz et n'en est pas revenue. Dans son souci d'alors, la diariste a saisi ce que certains appellent un devoir de mémoire — et que Denise appelle la mémoire tout court. Car il n'est pas de devoir, il n'est pas de droits acquis par la souffrance infinie — il n'est qu'un cœur ouvert : « À chaque heure de la journée se répète la douloureuse expérience qui consiste à s'apercevoir que les hommes ne savent pas, qu'ils n'imaginent même pas les souffrances d'autres hommes, et le mal que certains infligent à d'autres. Et toujours j'essaie de faire ce pénible effort de raconter. Parce que c'est un devoir, c'est peut-être le seul que je puisse remplir. Il y a des hommes qui savent et qui se ferment les yeux, ceux-là, je n'arriverai pas à les convaincre parce qu'ils sont durs et égoïstes, et je n'ai pas d'autorité. Mais les autres, ceux qui ne savent pas, et qui ont peut-être assez de cœur pour comprendre, ceux-là, je dois agir sur eux », écrit Hélène Berr. Comme le pense Denise.

« On entend toujours les joueurs. Robert L., lui, on ne l'entend toujours pas. C'est dans ce silence-là que la guerre est encore présente, qu'elle sourd à travers le sable, le vent. » Ce silence, c'est aussi celui qui échappe à Denise, quand la charge est trop lourde. Denise qui se lève pour aller chercher une cigarette ou un cendrier, ou qui ne se lève pas car ils ne sont jamais loin. Denise et son café et sa chocolatine et son Lexomil. Denise et ses sourires qui peinent. Denise qui avoue ne pas savoir rire et qui rit, parfois, tout de même, et la dernière syllabe de son rire inarticulé, de ce rire qui n'a pas de syllabe, semble en suspens puis se coupe, Denise a ri et en est restée muettement interloquée.

Sa façon de reculer le corps quand l'émotion déferle, un soupir à l'envers — pas un soupir qui tomberait mais un soupir qui remonterait et qui donne un « mm ». Son refus du dolorisme semble l'avoir toujours accompagnée.

Lorsque, au terme de ses études, après guerre, elle est employée à la banque où travaillait son père, elle refuse vite d'être la bonne conscience de certains. Elle gagne alors, en constatant quel régime de faveur lui est réservé, une conscience sociale qui ne l'a jamais quittée.

« Sa rage ne lui permettait pas de laisser les autres avoir pitié d'elle ou s'occuper d'elle. Ils ne s'en tireraient pas si facilement ! Ils ne devaient pas avoir le droit de pleurer sur elle, comme ils pleurnichaient sur Anne Frank », écrit Cordelia Edvardson dans *L'enfant brûlée recherche le feu*.

Autre fille d'écrivain, autre miraculée — elle, rescapée des camps.

Non, Denise n'est la bonne conscience de personne. Elle démissionne de la banque, elle chemine et elle s'arrête, se plante, parfois — capable de rester des heures entières debout dans l'entrée du Capitole de Toulouse pour une exposition, pour la mémoire.

Alors sa vie rappelle *Dans les demeures de la mort*, les vers de Nelly Sachs :

Et elles ne brûlent pas comme du bois quand on les jette
dans le poêle –

Nous les orphelins et notre plainte au monde ;

Monde pourquoi nous as-tu pris nos douces mères

Et nos pères disent : Mon enfant, tu me ressembles !

Nous les orphelins, nous ne ressemblons plus à personne
du monde

Ô Monde

Nous portons plainte contre toi !

Denise ne se plaint pas du monde, elle porte plainte contre lui, quand il ne mérite que d'être remis à sa place — son militantisme, son incapacité à être ailleurs qu'aux côtés des victimes sont un réflexe. Mais réflexe a la même racine que le mot reflet, et aussi que réflexion. Ses engagements ne sont pas exempts de doute. Ses chemins zigzaguent. Comme son retour, tardif, à ses racines — et sa découverte d'un judaïsme comme pratique, non plus comme une identité qui met en danger, ce qui l'a

conduite à chercher, une fois la guerre terminée, des certificats de baptême, des attestations pour protéger les siens.

Dans *Un plus grand espoir*, l'écrivain Ilse Aichinger évoque cette frénésie de la pièce d'identité :

Si on ne peut produire le certificat on est perdu. Si on ne peut produire le certificat, on est à leur merci. Où aller ? Qui nous fournit le certificat ? Qui nous aide à être nous-mêmes ?

Nos grands-parents ont échoué. Nos grands-parents ne se portent pas garants pour nous. Nos grands-parents sont devenus notre faute. Notre faute, c'est d'exister. Notre faute c'est de grandir nuit après nuit, pardonnez-nous (...) d'être nous. (...)

Mais de tous ces chemins, lequel est le bon ? Comment allons-nous faire pour rattraper les morts ? Comment leur demander des explications ? Où pourront-ils nous certifier ? (...)

(Les enfants) savaient depuis longtemps qu'en ce monde, tant que l'on cherche son droit, on est dans son tort. Ils avaient appris à vendre des meubles et à encaisser des coups de pied sans grimacer. En regardant par la lucarne du toit, ils avaient vu brûler les temples. Mais le lendemain le ciel était de nouveau bleu. Non, ils ne faisaient plus confiance à ce ciel bleu et ripoliné, ni non plus à la neige qui tombe ou aux boutons sur le point d'éclore (...).

Cette quête du certificat est comme un secret, comme une honte. Elle l'avoue, elle a un instant oublié que les

attestations ne l'avaient protégée de rien. La petite fille baptisée restait une enfant née juive, donc traquée.

Denise est revenue au judaïsme, avec ses réserves, sa circonspection, ses colères et son regard souvent irrévérencieux, ce quelque chose d'une enfance qui coulera toujours en elle. « On ne remonte pas les montres avec des larmes », dit-elle. « C'est précisément avec des larmes qu'on remonte des montres juives », contredit Eckermann. Les montres de Denise, juives ou non, sont arrêtées — ses larmes peinent aussi à couler et c'est ainsi, car il n'y a peut-être rien à remonter, les instants sont gravés, le temps n'est rien.

La jeune fille d'alors a réussi à donner la vie, à tâtons — et confie n'avoir eu personne pour devenir une femme, personne à son bras pour se marier et, quand elle les évoque, ces souvenirs ont la force du présent. Est-ce aussi pour cette raison qu'elle aime si peu les mondanités ? Les absents manquent encore plus fortement, lorsque tant et tant de gens, d'inconnus, se pressent autour de vous — dans tous les hommages rendus à sa mère, la présence et l'absence résonnent ensemble, indissociables. Malgré tout, elle n'omet pas de dire sa chance de pouvoir, tout de même, et si fortement, porter haut l'absence.

Irène Némirovsky aimait lire à sa fille le conte de Maeterlinck, cet *Oiseau bleu* qui défie les rives du temps. Dans *Les Débris de la guerre*, en 1916, Maurice Maeterlinck écrit : « La vie et la mort se confondent, les vivants et les morts ne sont que des moments à peine différents d'une

existence unique et infinie et ne forment qu'une même famille. » Son conte ne dit pas autre chose : deux enfants de bûcherons, pauvres, aperçoivent des mets d'enfants nantis. À la place de ce monde d'opulence, la fée Berylune offre aux enfants un diamant qui donne accès aux mondes invisibles et leur permet de retrouver leurs grands-parents. Pour cela, ils doivent apporter à Berylune l'oiseau bleu, qui lui permettra de soigner sa fille malade de maux mystérieux, et qui voudrait juste « être heureuse ».

LA FÉE. — Voyons, mes enfants, ne mangez pas trop de sucre. N'oubliez pas que vous souperez tout à l'heure chez vos grands-parents...

TYLTYL. — Ils sont ici ?...

LA FÉE. — Vous allez les voir à l'instant...

TYLTYL. — Comment les verrons-nous, puisqu'ils sont morts ?...

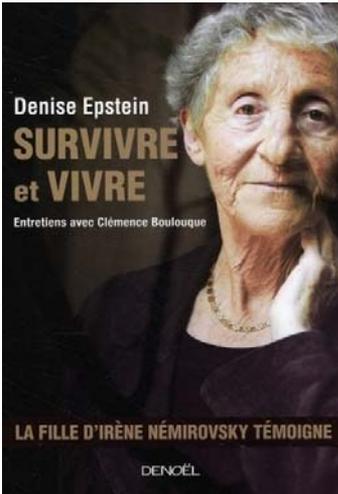
LA FÉE. — Comment seraient-ils morts puisqu'ils vivent dans votre souvenir ?... Les hommes ne savent pas ce secret parce qu'ils savent bien peu de chose ; au lieu que toi, grâce au Diamant, tu vas voir que les morts dont on se souvient vivent aussi heureux que s'ils n'étaient point morts...

Irène Némirovsky ne pouvait pas savoir qu'entreraient hélas en écho avec ses mots susurrés à l'enfance de sa fille les phrases d'Ilse Aichinger, pour une enfance martyre :

Photocomposition Graphic Hainaut
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, en septembre 2008
Dépôt légal : octobre 2008
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-207-26011-1 / Imprimé en France.

155270



Survivre et vivre

Denise Epstein
Clémence Boulouque

Cette édition électronique du livre *Survivre et vivre*
de *Clémence Boulouque*
a été réalisée le 17/11/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2008

(ISBN : 9782207260111)

Code Sodis : N38886 - ISBN : 9782207101063